

LA SOCIABILITÉ DIVISÉE : DOMESTIQUES ET BOURGEOIS CÉVENOLS DANS LE MIDI MÉDITERRANÉEN SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

La sociabilité des émigrés cévenols est un phénomène mal connu. On identifie assez bien les raisons de ces difficultés, qui tiennent pour une large part aux Cévennes elles-mêmes. Celles-ci ne répondent à aucune définition administrative; elles appartiennent à plusieurs départements, Gard, Lozère, Ardèche, alors que l'identité départementale me paraît jouer un rôle capital dans cette forme caractéristique (mais non unique !) de sociabilité qu'est l'amicalisme. Paris compte, sous la Troisième République, de florissantes sociétés d'originaires gardois, ardéchois ou lozériens : mais les Cévenols, s'ils s'y trouvent, sont noyés dans la masse. L'amicalisme gardois est plutôt de type félibréen, celui des Lozériens est sans conteste de type « auvergnat de Paris ». Le Midi pose des problèmes similaires à des Cévenols qui ne se reconnaissent pas nécessairement dans les organisations lozériennes, par exemple, que l'on trouve à Nîmes, Montpellier ou Marseille.

Aussi ces originaires sont-ils presque invisibles, à moins qu'ils ne créent, ou que l'on ne crée pour eux, des organisations *ad hoc*. À moins encore que l'historien n'aille au-delà de cette sociabilité officielle, quelque peu pétrifiée, mais plus facile à saisir, qu'incarne pour l'essentiel l'amicalisme. C'est ce que j'avais tenté de faire naguère, en menant un travail, largement composé d'enquêtes orales, sur les domestiques cévenols en place à Nîmes et dans d'autres villes du Midi. Sociabilité domestique, humble et touchante, à laquelle il est tentant de confronter la sociabilité des maîtres, tout

aussi Belle Époque, ici parfaitement servie par le centenaire Club Cévenol (1894). Les deux espaces avaient peu de choses en commun, sinon sans doute autour du protestantisme, par lequel j'achèverai ce qui voudrait être une contribution à une typologie des amicalismes et des sociabilités d'originaires.

La sociabilité des domestiques : l'apprivoisement de la Nîmes populaire

L'émigration, temporaire ou définitive, des Cévenols vers la plaine et ses villes est un phénomène ancien, devenu massif dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Migration de proximité, et d'habitues venant chaque année prendre part aux fenaisons et aux moissons, à l'éducation des vers à soie, à la vendange enfin, avant de s'installer durablement : bergers, ouvriers agricoles, petits propriétaires, ouvrières des filatures gardoises, mineurs dans le bassin houiller de la Grand-Combe. Ce sont ensuite, et toujours plus nombreux, les employés du chemin de fer et les cohortes de petits fonctionnaires, dont les employés de l'Octroi, à Nîmes. La place de la Préfecture, à Montpellier, était dite au XVIII^e siècle place des Cévenols, qui venaient s'y louer; le cimetière protestant, à Nîmes, est situé très exactement au débouché de la route d'Alès et des Cévennes, alors que le cimetière catholique, sur la route d'Avignon, regarde du côté du Gard catholique, essentiellement rhodanien. De même les cheminots nîmois, arrivés nombreux des Cévennes comme de la Lozère catholique (Langogne), se concentrent-ils, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, dans des quartiers neufs du nord de la ville, non loin de la gare de marchandises et de la ligne des Cévennes¹. Quels sont les réseaux de sociabilité dans lesquels ces arrivants s'insèrent ? Communautés rurales, quartiers urbains, milieux socio-professionnels, les accueillent plus probablement que d'éventuelles sociétés d'originaires. Quant à la sociabilité vécue au quotidien, elle échappe à l'historien, sauf à entreprendre une étude fine, délicate, dont je n'avais pas les moyens ici.

Cette approche, en revanche, a été engagée pour un groupe précis d'émigrantes, les domestiques. J'ai pu étudier au début des années 1980, à l'aide d'enquêtes orales menées auprès des intéressées elles-mêmes ou de leurs filles, un groupe de 160 originaires des hautes Cévennes lozériennes (région de Florac), protestantes, qui ont été « placées », selon le terme en usage, entre les années 1870 et l'après-Seconde Guerre mondiale². 47 % d'entre elles l'ont été à Nîmes, 73 % au total pour l'ensemble du département du Gard,

1. L. PAGE MOUCH, *Migrants in the city. Newcomers to Nîmes, France, at the turn of the century*, University of Michigan, 1979.

2. P. CABANEL, « Des Hautes Cévennes à Nîmes : Émigration et domesticité féminines dans le monde protestant de la « Belle Époque » (1880-1930) », *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme Français*, 1985-1, pp. 35-69.

7 % gagnant Montpellier, et 3 % Marseille; leurs patrons sont des médecins (à 21 % des 112 cas connus), des commerçants (16 %), des industriels (11 %), des pasteurs (11 %), des enseignants (9 %), etc.; 88 % d'entre eux sont protestants. La proximité géographique des réservoirs démographiques de la montagne et des bourgeoises urbaines explique cette homogénéité confessionnelle, qui tient aussi au rôle joué par les pasteurs dans les réseaux migratoires : liés par leurs origines, leurs études (à l'École Samuel Vincent, préparatoire au pastorat, de Nîmes) ou leur mariage, aux beaux milieux du Midi, les pasteurs en poste dans les Cévennes y recrutent les domestiques. Migration toute méridionale, conçue comme strictement provisoire, le temps d'échapper à la pauvreté régnant dans bien des familles de la montagne, et de préparer un trousseau pour le mariage. Dans la réalité, l'installation à Nîmes et dans sa région est devenue définitive dans 71 % des cas, les deux tiers des émigrées épousant un Gardois et se fondant dans le petit peuple local.

Quelle était la vie de ces jeunes filles, parfois des adolescentes, dans les demeures bourgeoises du « bas pays » ? Toute de soumission et de solitude, en apparence, sauf dans les plus grandes maisons où le personnel est plus nombreux. Toute de projection dans un avenir, qu'il se décline sous les traits du retour au pays ou du mariage. Mais ces étranges métiers ont ménagé de véritables espaces de sociabilité : les petites domestiques cévenoles se retrouvent à leurs rares moments de loisirs, le dimanche matin au premier service au temple, puis l'après-midi. À Nîmes, elles changent de paroisse, passant du Petit-Temple à l'Oratoire selon les convenances des unes et des autres. Après le culte, s'il reste un peu de temps, elles se promènent sur les boulevards ou vont faire un tour aux Halles. L'après-midi est le temps des promenades en bande, en fonction des liens de parenté et de voisinage dans les vallées cévenoles. On se rend aux Arènes, lieu de divers spectacles, aux foires, au kiosque de l'Esplanade où se donne de la musique militaire. On danse, surtout, dans les années vingt : Nîmes est entourée d'une ceinture de lieux de bal, sur les collines menant aux Cévennes (à Castanet, route de Sauve, et à l'Eau-Bouillie, route d'Alès), comme au bord du Vistre, minuscule fleuve côtier (la guinguette du Moulin-Gazay) ou du côté du terrain d'aviation. Le plus haut des deux cafés de Castanet est le plus fréquenté des jeunes cévenoles, qui en reviennent à la va-vite, en tram puis en courant le long du quai de la Fontaine, le quartier de la haute société protestante nîmoise se situant au pied des collines-musette. Autre lieu de loisir tout nîmois, et que les domestiques aiment à fréquenter : les célèbres mazets, dispersés dans les mêmes garrigues odorantes. Deux soeurs originaires du Collet-de-Dèze (Lozère) se voient confier par leurs maîtres les clefs d'un mazet situé rue de la Lampèze : elles s'y retrouvent avec une demi-douzaine de compatriotes, pour jouir du jardin empli d'arbustes et d'iris et du bassin aux poissons rouges.

Par là, les émigrées se coulent tout naturellement dans les lieux de la sociabilité populaire nîmoise : le temple, les Halles, les boulevards, les guinguettes et les mazets. Les jeunes gens de la ville, ouvriers, soldats, sont présents dans les récits : ils inquiètent parfois, attirent souvent. Bien des idylles, et des mariages, sont venus fixer cette jeunesse défavorisée. Peut-être la nostalgie des montagnes les taraude-t-elle : mais, plus probablement, leurs vingt ans les invitent à mettre à profit les ressources festives et sociables d'une grande ville méridionale. Le haut pays, du reste, n'est pas absent : il continue d'envoyer en Languedoc ses vendangeurs saisonniers, et les petites bonnes trouvent là l'occasion de revoir des amis et des frères et soeurs, qu'elles obtiennent la permission de se joindre à eux, ou même qu'elles leur fassent confier la prise en charge de la vendange, dès lors que le maître est propriétaire d'un domaine à la campagne. On conçoit que les domestiques remontées au pays, pour y vivre leur vie de paysannes et de mères de famille, aient nourri en retour une discrète nostalgie à l'endroit de leur jeunesse nîmoise : ne raconte-t-on pas que les anciennes « Nîmoises », quarante ans après, aimaient à se retrouver aux foires de Florac pour égrener leurs souvenirs, mi-comiques mi-pitoyables, des années où elles avaient été louées ? Sociabilité de retour et de nostalgie, fugace mais authentique : nulle mise en scène de l'origine et de l'identité dans ces groupes rieurs montant aux bals et aux mazets de la garrigue.

Une sociabilité bourgeoise : le Club Cévenol

Avec le Club Cévenol (1894), nous sommes aux antipodes des domestiques nîmoises, mais dans le même univers : il s'agit désormais des maîtres, eux-aussi émigrés de la montagne, et pour la plupart devenus fonctionnaires ou membres des professions libérales (outre une poignée d'industriels). Le pasteur Paul Arnal (1871-1950), fondateur du Club, en poste à Uzès de 1910 à 1937, n'est-il pas originaire de Florac même, l'un de ces nids du recrutement domestique en milieu protestant ? Fédération de sections locales, avec un siège fixé à Paris (et, depuis 1977, à Alès), le Club Cévenol a pu fonctionner assez rapidement comme une société d'originaires. La carte des treize sections recensées en 1911 épouse assez bien celle des Cévennes et de leurs principales directions d'émigration : Millau est le groupe le plus important avec 153 membres (c'est le legs de la période fondatrice, toute de spéléologie caussenarde), Paris rassemblant pour sa part 114 membres. Suivent les sections de Florac (41 membres), Montpellier (32), Meyrueis (31), Vébron (en Lozère, dont Arnal a été le pasteur jusqu'en 1910 : 27), Nîmes (23), Saint-Jean du Gard (21), Mende (20), Saint-André de Valborgne (16), Rivière-du-Tarn (Aveyron) et Marseille (10 chacune), enfin Barre-des-Cévennes (Lozère, 7).

La modestie des effectifs, y compris pour le groupe parisien, fournit une première indication : le Club est une association de notables. Les noms des dirigeants des groupes de Nîmes, Marseille ou Montpellier, au début du XX^e siècle, le montrent assez. En 1901, le groupe nîmois a pour président honoraire le floracois Paul Boyer, procureur de la République, et pour président Paul Villaret, conseiller municipal et « commerçant » (il fabrique des biscuits, les croquants Villaret), propriétaire, par les Marion, du château de Gralhon qui domine Florac. Le secrétaire en est le professeur Félix Mazauric (explorateur du gouffre de Bramabiau et par ailleurs père de la future épouse d'André Chamson), le trésorier un autre professeur, et le délégué au comité central le sénateur Silhol. Quant à Paul Arnal, il s'apprête à épouser la fille de Jean Grasset, commis principal à la recette principale de Nîmes, qui demeure Quai de la Fontaine. La prédominance de fonctionnaires d'un rang honorable est une constante du Club Cévenol. La composition du groupe marseillais, créé en juin 1901, le confirme : le président, Numa Couderc, est receveur particulier des Contributions Indirectes, un des vice-présidents étant chef de poste dans la même administration; l'autre vice-président est le docteur Platon. Le secrétaire est un étudiant, Louis Bruguière, fils du pasteur du temple de Grignan, Élie Bruguière (qui a présidé la cérémonie de consécration au ministère de Paul Arnal, en août 1896, à Vébron); le trésorier est un commerçant³. Trois des dix membres de la section en 1911 sont des Bruguière, et c'est un autre Bruguière, Maurice, qui est délégué de Marseille au comité central du Club en 1947.

Diverses archives montrent clairement la manière dont Paul Arnal entendait constituer les sections et leur assurer représentativité politique et religieuse et rayonnement. En avril 1896, le jeune fondateur tente de constituer un groupe à Mende, en terre catholique. Il confie la tâche au député républicain de Florac, Louis Jourdan (un catholique d'Ispagnac) et lui rappelle que la présidence d'honneur du groupe a été offerte en 1895 à la fois au préfet et à l'évêque ! Le secrétaire pourrait en être Auguste Boyer (le frère de Paul précédemment nommé), le cousin germain de Louis Jourdan, alors président de chambre à la cour d'appel de Paris et conseiller général de Florac : c'est un catholique républicain, auquel Arnal dédie la même année sa thèse en théologie. On peut compter sur le secrétaire général de la préfecture, Aubanel, originaire de Meyrueis ; quant à la lanterne à projections absolument nécessaire à un Club qui a mis d'emblée l'accent sur la photographie et les clichés à projection, elle a été demandée au Ministère de l'Instruction publique par l'intermédiaire de Noël Auricoste, ancien chef de division à la préfecture mendoise et alors député républicain de Marvejols (et futur directeur de l'Office colonial, en 1899, après son échec aux légis-

3. *Bulletin du Club Cévenol*, janvier-mars 1901, p. 98-99, et avril-juin 1901, p. 128-129.

latives)⁴. On notera, au sein de cet aréopage de notables, le souci œcuménique, qui peut conduire à modérer de légitimes ambitions protestantes; lorsque le groupe floracois propose la candidature au comité central du pasteur Vier, en 1896, Arnal s'y oppose : « Il y a renoncé pour ne pas prêter à la critique des adversaires de notre société qui prétendent que le Club Cévenol a un caractère religieux [protestant] »⁵. Rien, du reste, que d'assez banal dans cette attitude : diverses associations fondées par des protestants, sous la Troisième République et par la suite, ont refusé tout caractère confessionnel, quand bien même la majorité de leurs dirigeants et de leurs troupes, et leur esprit même, se trouvaient de côté de la Réforme.

Dernier exemple de stratégie notabiliaire, la constitution d'un groupe du Club Cévenol à Montpellier. Un premier projet, en 1896, a échoué : la présidence devait en revenir au préfet de l'Hérault, le protestant Jules Vincent, fils d'un maire et conseiller général de Meyrueis. La seconde tentative, en 1911, est la bonne : le pivot en est Anne Teissier du Cros, fille d'un pasteur genevois et veuve d'un filateur de soie à Valleraugue, alors installée à Montpellier avec ses enfants. Cette femme de caractère, entreprenante et décidée comme le sont souvent les filles de la haute bourgeoisie protestante, relève le défi⁶. Elle convainc un professeur de la faculté de Montpellier, connu pour sa participation aux reboisements de l'Aigoual, Charles Flahault, d'accepter la présidence de la future section; les réunions du bureau ont lieu à la bibliothèque de l'université, au cabinet d'Henri Bel. La liste des membres compte un Cazalis de Fontdouce, un Charles Gaujoux, un Edmond Leenhardt, et d'autres noms de la bonne société protestante montpelliéraine. Le vice-président du Club, Joseph Galtier, haut-fonctionnaire de la poste, à Paris, écrit en juin 1911 à Mme Teissier du Cros : « J'ai toujours préconisé la collaboration des Dames au Club cévenol, étant persuadé que par elles nous aurions les fils et même les filles, si nous ne pouvions pas toujours avoir les pères souvent trop absorbés par les affaires ou par des manières de vivre quelconques (*sic*). Or, les fils devenus pères de famille continueront à s'intéresser à une oeuvre pour laquelle ils auront été patiemment préparés, et le moment viendra où toute la famille s'intéressera à la société excellente pour laquelle nous nous dépensons avec plaisir soutenus par l'amour du bien »⁷.

4. Lettre de Paul Arnal à Louis Jourdan, 20 avril 1896, publiée par Olivier Poujol dans *Le Lien des Chercheurs Cévenols*, n° 98, avril-juin 1994.

5. Cité par O. POUJOL, « Auguste Boyer, président du Comité Central du Club Cévenol en 1895 », *Causses et Cévennes*, 1994/1, p. 425.

6. Voir son portrait dans Rémi TEISSIER DU CROS, *Chroniques cévenoles. Une famille de filateurs de soie à Valleraugue (1792-1804)*, Montpellier, 1996.

7. Archives de la section de Montpellier du Club Cévenol, aimablement communiquées par William Rouger.

Le Club, fondé en septembre 1894 alors que Paul Arnal est étudiant en théologie à la faculté protestante de Paris, est en fait un organisme passablement original, et quelque peu inclassable : ce n'est à l'origine ni une société savante, ni une amicale d'originaires. Placé « au service des Cévennes et des Causses », deux régions limitrophes mais qui alors s'ignoraient — n'ayant ni même religion, ni mêmes sympathies politiques — et refusant clairement toute étiquette confessionnelle, le Club Cévenol est d'abord animé par des disciples du spéléologue Édouard Martel, qui a publié en 1890 son maître livre, *Les Cévennes*. Tous sont persuadés que le tourisme, spéléologique, sportif, culturel et écologique, est un moyen essentiel du développement économique du pays : ils entendent faire servir à cet objectif les beautés naturelles que constituent les grottes caussenardes (ou *avens*), les chaos dolomitiques de Montpellier-le-Vieux et de Nîmes-le-Vieux (ce dernier « inventé » par Paul Arnal lui-même), et bien sûr les gorges du Tarn, sur lesquelles l'attention a été attirée depuis le début des années 1880. Les premières sections du Club vont ainsi devenir les syndicats d'initiative respectifs de leurs villes. Le choix des raisons sociales est significatif : lorsque les notables de Meyrueis, une petite ville lozérienne sur le flanc nord de l'Aigoual, suscitent une association concurrente du Club Cévenol, de 1896 à 1898 (ils rentrent ensuite dans le rang), ils l'intitulent Les Touristes des Cévennes⁸. Paul Arnal avait lui-même imaginé de fonder, en 1886, à quinze ans, une Société des Touristes Cévenols, et tenté en vain de la fédérer avec un groupe existant depuis 1883 à Saint-Jean-du-Gard, un Club Cévenol. Société de Touristes, dont l'article premier des statuts annonce qu'il a été fondé dans un but archéologique et afin de visiter les curiosités naturelles des Cévennes. Les fondateurs saint-jeannais, trois fils de notables, rencontrent Arnal en 1886 : « Ils avaient mis une certaine coquetterie à s'équiper : casquette et guêtres grises, sac de touriste sur lequel était accrochée une petite lanterne, alpenstock, etc.⁹ ».

Ces détails d'accoutrement ne trompent pas : les membres du futur Club Cévenol sont d'abord des touristes et des sportifs. Leur grand homme est Martel, dont Paul Arnal s'est fait le disciple enthousiaste lors d'une campagne d'exploration des *avens* du causse Méjan, à l'automne 1892. Henri Boland (1854-1909), un des présidents du Club, est également président de la section Corse du Club alpin français, membre des comités des sites et des

8. « [La société] a pour but de faire connaître aux touristes les beautés de la région, d'explorer les grottes et avens et d'organiser des excursions », article premier des statuts.

9. Cité par O. POUJOL, « Notre fondateur, Paul Arnal », *Causses et Cévennes*, 1994/1, p. 406. Un des saint-jeannais, Gaston Bordarier, fut un des principaux photographes des Cévennes (cf. note 12). Une Société des touristes de Génolhac et Vielvic est fondée la même année 1883 à Génolhac (Cévennes gardoises), avec enseigne, porte-enseigne, et des statuts prévoyant des peines sévères contre ceux qui « indiqueraient des raccourcis » (*ibidem*) !

monuments pittoresques et du tourisme en montagne au Touring Club de France, etc¹⁰. Il collabore de 1888 à sa mort aux *Guides Joanne*, notamment au volume *Cévennes*. C'est bien du côté de la géographie et de l'alpinisme qu'il faut placer le jeune Club Cévenol, dont les insignes sont l'échelle et la corde du spéléologue. Ses membres *excursionnent*, d'un mot délicieusement vieilli. Ils montent à l'Aigoual, à la rivière souterraine de Bramabiau, au chaos de Montpellier-le-Vieux, aux gorges du Tarn. La circulaire annonçant la création de la section montpelliéraine n'indiquait pas : « Quelques amis et admirateurs des Cévennes et des Gorges du Tarn sont désireux d'organiser ici une section du Club Cévenol qui s'efforcera d'en faciliter l'accès aux Montpelliérains par des excursions en temps de vacance et d'établir dans la région une station pour les sports d'hiver ». Dès la Pentecôte 1911, une excursion à l'Aigoual est organisée : moyennant la somme de 17 F 75 centimes, les participants vont dîner à l'Espérou, d'où ils partent en voiture à deux heures du matin pour le sommet; les plus courageux montent à pied de Valleraugue à l'Aigoual, où ils dorment pour 3 F. L'assemblée générale de 1901, organisée par le groupe du Mont-Liron, à Lasalle (Gard), prévoit pareillement une excursion à la montagne du Fajeas, les piétons partant à minuit, les voitures à onze heures, pour trouver au sommet le programme suivant : « Immense feu de joie — Salves d'artillerie — Lever du soleil — Explication du panorama — Déjeûner froid ». Le responsable du groupe précise à l'adresse des excursionnistes : « S'il y a des dames, les prévenir de bien vouloir mettre sous leurs jupes des culottes de cycliste ou quelque chose d'analogue, cela afin d'éviter des indiscretions pendant la descente ou la remontée. L'excursion est fort pittoresque et ne présente absolument aucun danger¹¹ ». Le groupe de Marseille à son tour est créé après que plusieurs excursions sont parties de la ville en direction des gorges du Tarn.

Pionniers du cyclisme, voire du camping; voitures à touristes bondées de messieurs en canotier et de dames en tenue élégante; repas champêtres à la Renoir : les clichés de cette Belle Époque sont d'autant plus nombreux que les photographes amateurs sont légion au Club Cévenol, et plus généralement dans les Cévennes¹². L'affiche annonçant l'assemblée de 1901 à Lasalle spécifie : « Une chambre noire sera mise à la disposition des amateurs photographes qui trouveront aussi tous les produits nécessaires à la pharmacie Verdeil ». Extraordinaires documents que ces photographies conservées dans les collections particulières ou reproduites dans les pages, d'emblée très illus-

10. À noter qu'il existe dès 1885, à Mende, une section de la Lozère et des Causses du Club alpin français.

11. Cité dans *Causses et Cévennes, « 1894-1994 », 1994/4, p. 530.*

12. Voir le beau livre de J.-N. PELEN et D. TRAVIER, *L'image et le regard. Les Cévennes et la photographie 1870-1930*, Montpellier, 1993, notamment pp. 238-243.

trées, du *Bulletin du Club Cévenol* : on y lit à pleine page les charmes d'une sociabilité bourgeoise, toute de villégiature estivale en Cévennes. Doit-on verser cette page à l'histoire des sociabilités méridionales, ou à celle des débuts du tourisme en France ? Je pencherais volontiers pour cette dernière hypothèse : le Club Cévenol, comme sa raison sociale toute britannique l'indique assez, est à ranger du côté du Touring-Club et du Club Alpin. Les fêtes des sections, l'hiver venu et la saison des excursions provisoirement close, consistent à projeter des vues sur écran : ainsi fait Henri Boland, le 30 janvier 1901, dans un Théâtre de Nîmes bondé, en présence du préfet et avec le concours de la phalange musicale des Touristes du Gard. On y voit les gorges du Tarn, Montpellier-le-Vieux et les plus beaux sites de la Lozère. Peu de Cévennes, somme toute (même si la soirée est donnée au profit des victimes des récentes inondations), et moins encore de Cévenols : les beautés naturelles, y compris souterraines, attirent presque exclusivement ces notables sportifs, pionniers du tourisme.

Le protestantisme, ou les sociabilités réconciliées

Les hommes, cependant, font bientôt leur apparition dans des préoccupations initialement dirigées vers les seuls canyons et cavernes : ce sera autour du protestantisme. Henri Boland lui-même a popularisé l'appellation de « Pays des Camisards » pour attirer dans les Cévennes un flot touristique d'abord cantonné aux reliefs karstiques lozériens ou au récent observatoire du mont Aigoual (inauguré en 1894, il voyait passer 1796 visiteurs dès 1906). Dans un article de 1907, il salue « les Cévennes des Gardons, [...] le pays des Camisards, la Cévenne dans les Cévennes, une France à part dans la grande France¹³ ». Le *Voyage avec un âne à travers les Cévennes*, de Robert-Louis Stevenson, qui parle, le premier, de « Cévennes des Cévennes », venait d'être traduit en partie et publié par le Club Cévenol (1901) ; en 1911, enfin, le Musée du Désert était inauguré dans la maison natale du chef camisard Rolland, près de Mialet. Peu à peu, un troisième domaine de sociabilité permet aux domestiques et à leurs maîtres, aux émigrants cévenols de la pauvreté et aux touristes de la bourgeoisie Belle Époque, de se retrouver, physiquement et spirituellement, et de communier dans un passé, une fierté authentiquement communs.

13. Article publié dans *L'Écho des Touristes* (novembre 1907) puis dans *Causses et Cévennes* (1907/4, p. 191-193). Jacques Porcher avait publié dès 1894 un guide intitulé *Le pays des Camisards*, mais comme l'auteur le reconnaît ingénument, le livre devait s'appeler initialement *À travers la Margeride et les Causses*, et seules l'obscurité supposée de ces noms et la réputation des Camisards expliquent le changement de titre. Le sous-titre, du reste, marque bien : *La Margeride. Les Cévennes. Les Gorges du Tarn. Les Causses* (Paris, 1894).

L'assemblée annuelle du Musée du Désert, fixée au premier dimanche de septembre, est une fête socialement unanimiste : la haute société protestante nîmoise ou montpelliéraine y coudoie à l'ombre des châtaigniers et des chênes les familles paysannes des hautes Cévennes, qui venaient naguère dans les cars affrétés par les paroisses, en ce dimanche où les cultes habituels sont suspendus. Les fauteuils de camping, les sandwiches, voire les papiers gras, montrent le succès de ce protestantisme populaire et festif, qu'il n'est pas si courant de rencontrer. Et les tables de marbre égrenant les noms des galériens pour la foi, dans une salle du musée, couchent côte à côte un ancêtre du président de la Cour de cassation dans les années 1920, Sarrut, comme ceux d'ouvriers agricoles de la Vallée Française ou de la Vaunage. La mémoire orale dont sont dépositaires ces familles, et la mémoire savante dont est de plus en plus friande la bourgeoisie, ne sont pas en compétition, mais dans une très forte complémentarité, comme l'a montré Philippe Joutard¹⁴. Lorsque l'industriel mazamétain Gaston Tournier publie *Au pays des Camisards*, en 1931, il dédie le livre à Georges Moline, un gardien de prison issu d'une très modeste famille de Cassagnas, riche en domestiques, avec ces mots : « La race dont vous êtes issu revit en vous avec ses croyances, ses traditions, son honneur ; vos ancêtres des hautes Cévennes, nous les avons si souvent évoqués ensemble, — d'abord au fond de nos cantonnements [...], plus tard au sein de ces sites sauvages et passionnants de Cassagnas et de Vergougnoux, à deux pas du Bougès et de Fontmort, au foyer de votre demeure ancestrale, rebâtie depuis la « dévastation » de 1703, et où j'ai passé des heures bien douces. Au nom du sang qui court dans vos veines, et de ceux dont vous êtes le digne héritier, recevez d'un ami ces pages d'admiration et de respect ». La camaraderie de la Première Guerre mondiale compte certes dans cette amitié : mais plus encore l'hommage d'un protestant non cévenol, tout industriel et historien qu'il est, et dominant de son influence la ville de Mazamet, à l'héritier d'une noblesse au meilleur sens du terme : définie toute entière par un haut-fait guerrier et une fidélité.

Sociabilité festive et commémorative, annuelle au Musée du Désert ou encore à la Cam de l'Hospitalet (près de Florac) depuis 1898, mais aussi lors de cérémonies plus solennelles, au col de l'Exil en 1885 (on y chante pour la première fois la « Marseillaise » des huguenots, *La Cévenole*) comme au Plan de Fontmort en 1887 ou en 1921. Sociabilité de papier, aussi, si l'on peut dire, autour de deux éditeurs et de deux périodes. Ce sont d'abord les Publications du Musée du Désert, « en Cévennes » (comme le spécifiait la couverture), florissantes des années 1930 aux années 1950, avec des livres d'histoire volontiers édifiants qui ont nourri deux générations au moins. Citons les publications de Gaston Tournier, la série des *Contes du Désert de*

14. *La légende des Camisards. Une sensibilité au passé*, Paris, 1977.

France, due à Sabine Malplach (*La pierre plantée, En fuite, Les grottes de Vivent, Drames sur l'eau, Lucrèce de Salgas*), ou encore les brochures illustrées, accompagnées de plaques pour la projection, dues à l'évangéliste Samuel Bastide (1879-1962). Et, dominant ces pieuses brochures comme l'Aigoual le fait du lacis des vallées cévenoles, l'oeuvre d'André Chamson, de *Roux le Bandit* (1925) à *La Superbe* (1967). Aujourd'hui, le rôle de metteur en livres de la mémoire camisarde et cévenole, suffisamment implanté pour tisser autour de quinze années de publications une nouvelle étape de cette sociabilité à l'odeur d'encre, se trouve à Montpellier : Max Chaleil, patron des Presses du Languedoc, a fait de son stand de livres un des points de ralliement de l'assemblée de septembre au Musée du Désert.

Le protestantisme a rattrapé le Club Cévenol et son fondateur le pasteur Arnal. Certes, le Club a compté trois présidents catholiques, Anatole Moulharac (disparu en 1908), le marquis de Chambrun dans l'entre-deux-guerres, et, depuis 1975, l'historien (des Camisards..) Philippe Joutard, qui ne manque jamais d'insister sur le double oecuménisme, chrétien et régional (cf. le titre de la revue, *Causses et Cévennes*), d'une association forte aujourd'hui de plus de 3 000 membres. La marque protestante n'en apparaît pas moins claire. Lorsque la section parisienne disparaît momentanément, après 1945, les Cévenols de Paris sont incités à participer aux conférences de l'association Pays Protestants, fondée en 1946 par Pierre Poujol et André Siegfried. À Marseille, l'actuelle section du Club a vu la rejoindre, en 1975, l'Amicale des Cévenols Protestants, fondée en 1950 par le pasteur de Tilsit, l'Alésien André Pierredon, et Pierre Combet, lui-même issu d'une famille pastorale. Les membres de l'ACP se recrutaient, comme il se doit pour l'émigration cévenole, dans les différentes administrations, et ses activités se partageaient entre des sorties touristiques dans la pure tradition du Club Cévenol et des camps de jeunes en hautes Cévennes, dans la tradition du scoutisme protestant¹⁵. Je vois dans cette Amicale¹⁶, tout comme dans l'ancrage populaire de l'assemblée annuelle au Désert, et sans doute, aujourd'hui, jusque dans les rangs du Club Cévenol, les signes d'une démocratisation et d'une réunion de sociabilités cévenoles jusque-là très divi-

15. Renseignements aimablement communiqués par Pierre Combet, lettre du 25 septembre 1996.

16. Le député de Florac dans l'entre-deux-guerres, Charles Pomaret, organise également une amicale, La Cévenole, qui s'ouvre assez largement aux petits fonctionnaires, mais il s'agit des Cévenols de Paris, qui n'entrent pas dans le cadre de ce travail, et d'un amicalisme clairement calqué sur celui des Auvergnats, avec banquet d'hiver, élection d'une Reine des Cévennes, etc. Cf. P. CABANEL, « Parlementaires, prêtres et migrants : les premières sociétés d'originaires lozériens à Paris », *Limousins de Paris. Les sociétés d'originaires du Limousin sous la III^e République*, Limoges, 1990, p. 167-184.

sées, reposant sur des milieux très marginaux, en haut comme en bas de l'échelle sociale, et parfois très fugaces, autour de migrants « saisonniers », qu'il s'agisse des petites bonnes ou des hauts fonctionnaires.

Patrick CABANEL